Deuxième Année. — N° 63. Huit pages : CINQ Centimes Jeudi 26 Novembre 1891

L'INTRANSIGEANT

ILLUSTRÉ

PARAISSANT le Jeudi de chaque semaine

LES MANUSCRITS non insérés ne sont pas rendus

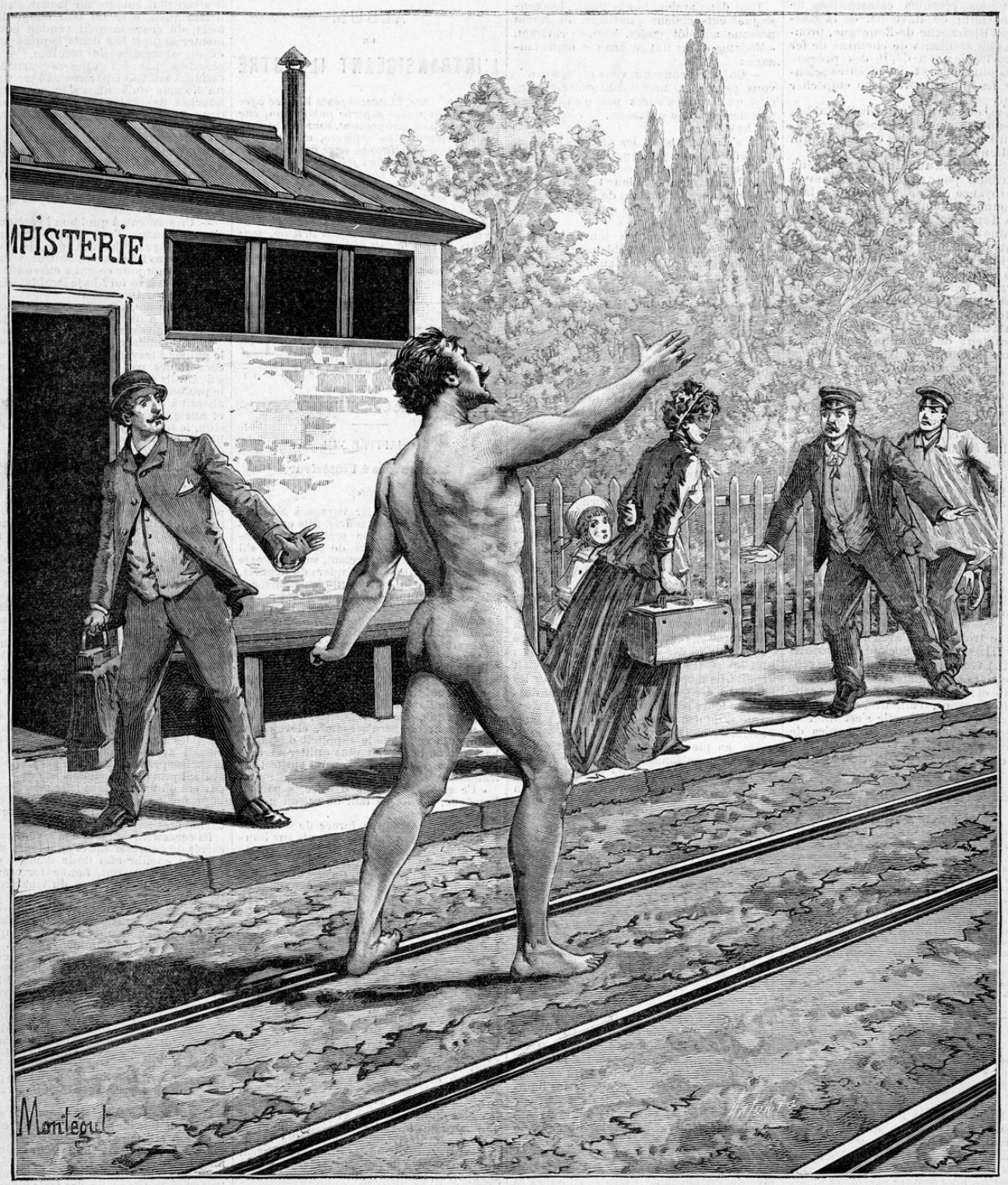
PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS { 1 mois..... » f. 40 ; 3 mois..... 1 f. 10 ; 6 mois..... 2 f. 10 ; Un an..... 4 f. » »
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, Rue Montmartre. — Paris.

Tout ACHETEUR du Journal est ASSURÉ GRATUITEMENT
Contre les ACCIDENTS DE CHEMINS DE FER
A la Compagnie LE SOLEIL-SÉCURITÉ GÉNÉRALE, fondée en 1865
7, Cité d'Antin — PARIS
Les abonnements sont reçus dans tous les Bureaux de Poste

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet
Dans ses succursales de Mâcon, Lyon, Marseille, Nice.
Et aux Bureaux du Journal.

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, à M. E. VAUGHAN, 142, rue Montmartre — Paris



ÉTRANGE CAS DE FOLIE

bout d'un fil presque aussi fort qu'une aiguillée de soie et qui rebondissent comme des balles sur la figure du passant.

Le soleil reparut ardent et cuivré. On était sorti du massif et on descendait l'autre versant de la colline.

A vingt pas au delà, un amas de rochers noirâtres, qu'on aurait pris de loin pour une troupe d'éléphants au repos, formaient comme la ceinture et les gradins d'un colisée, improvisé par quelque révolution volcanique. Seulement, ce n'étaient plus les gladiateurs, mais les déportés qui, dans cette arène, jetaient ces mots au Minotaure de l'ordre: *Morituri te salutant.*

Chauffat fit une pose, retira sa pipe de sa bouche, et plaça entre ses dents deux de ses doigts dont il tira, selon le rite parisien, un coup de sifflet. Un autre coup de sifflet plus strident et plus prolongé répondit à cet appel, et deux hommes, à peu près aussi charbonneux que leur associé, dressèrent sur des piédestaux de basalte leurs ténébreux profils.

Chauffat amena ses deux compagnons à l'orifice d'un escalier de granit qui s'engouffrait dans les profondeurs d'une fosse oblongue, aux murs bétonnés de coquillages et de galets, et simplement recouverte d'une toile goudronnée posée sur l'ouverture béante, de façon à former « bonnet de police » pour l'écoulement des eaux pluviales. Un carré, à ciel ouvert, servant de cuisine, séparait la pièce principale d'une fosse en apparence plus petite, réservée pour le travail de la calcination du bois, et qui s'appelait la *charbonnerie*.

Danclade et Florissant, arrivés à ce dernier caveau, commençaient à se demander ce qu'ils étaient allés faire là, quand Chauffat, toujours impassible, se mit à déblayer avec une vélocité extraordinaire les piles de fagots entassées contre le mur du fond de la Charbonnerie. Ils s'aperçurent alors que ce prétendu mur n'avait jamais existé et que les fagots avaient été accumulés précisément à cet endroit pour boucher l'entrée d'une galerie extérieurement dissimulée par un fouillis de branchages assez espacés pour laisser filtrer le jour, sans solliciter le regard.

Les déportés Glardon et Kervalec, les collaborateurs de Chauffat, grimpèrent sur le bord de l'excavation et, écartant les branches, démasquèrent aux yeux des deux visiteurs un magnifique bateau ponté, long de dix mètres sur deux de large. Rien ne manquait à ce spécimen de l'art du constructeur. Les douves et les côtes, en bois léger de niaouli, se reliaient à une quille en bois de fer, dont la dureté suppléait à l'ordinaire garniture de métal dont il avait bien fallu se passer. Des bancs taillés dans un tronc de santal couraient le long du bastingage. Des boîtes à serrer les effets et les vivres avaient été ménagées sous le siège de l'avant. Un trou d'un diamètre respectable avait été creusé dans le milieu du pont qui attendait son grand mât, non encore placé, et que le carrossier montra étendu le long de la baleinière. Il avait été taillé dans un ces pins qui avaient provoqué de la part de Chauffat la réflexion dont Danclade comprenait maintenant toute la profondeur.

L'artiste, cédant à un mouvement d'orgueil largement excusable en présence d'un tel résultat, dit en exhibant une petite hachette, un ciseau de menuisier, plus un marteau à enfoncer des clous :

« Voilà avec quoi j'ai fait tout mon travail. »

Et il ajouta comme correctif :

« Il est vrai que, depuis six mois, j'y passe cinq heures par jour. »

(*La suite au prochain numéro*).

Saint-Antoine

On l'appelait Saint-Antoine, parce qu'il se nommait Antoine, et aussi peut-être parce qu'il était bon vivant, joyeux, farceur, puissant mangeur et fort buveur, et vigoureux trousseur de servantes, bien qu'il eût plus de soixante ans.

C'était un grand paysan du pays de Caux, haut en couleur, gros de poitrine et de ventre, et perché sur de longues jambes qui semblaient trop maigres pour l'ampleur du corps.

Veuf, il vivait seul avec sa bonne et ses deux valets dans sa ferme qu'il dirigeait en madré compère, soigneux de ses intérêts, entendu dans les affaires et dans l'élevage du bétail, et dans la culture de ses terres. Ses deux fils et ses trois filles mariés avec avantage, vivaient aux environs, et venaient, une fois par mois, dîner avec le père. Sa vigueur était célèbre dans tout le pays d'alentour; on disait en manière de proverbe : « Il est fort comme Saint-Antoine. «

Lorsqu'arriva l'invasion prussienne, St-Antoine, au cabaret, promettait de manger une armée, car il était hâbleur comme un vrai Normand, un peu couard et fanfaron. Il tapait du poing sur la table de bois, qui sautait en faisant danser les tasses et les petits verres, et il criait, la face rouge et l'œil sournois, dans une fausse colère de bon vivant : « Faudra que j'en mange, nom de Dieu! » Il comptait bien que les Prussiens ne viendraient pas jusqu'à Tanneville; mais lorsqu'il apprit qu'ils étaient à Rautôt, il ne sortit plus de sa maison, et il guettait sans cesse la route par la petite fenêtre de sa cuisine, s'attendant à tout moment à voir passer des baïonnettes.

Un matin, comme il mangeait la soupe avec ses serviteurs, la porte s'ouvrit, et le maire de la commune, maître Chicot, parut suivi d'un soldat coiffé d'un casque noir à pointe de cuivre. Saint-Antoine se dressa d'un bond; et tout son monde le regardait, s'attendant à le voir écharper le Prussien; mais il se contenta de serrer la main du maire qui lui dit : « — En v'la un pour toi, Saint-Antoine. Ils sont venus c'te nuit. Fais pas de bêtise surtout, vu qu'ils parlent de fusiller et de brûler tout si seulement il arrive la moindre chose. Te v'la prévenu. Donne-li à manger, il a l'air d'un bon gars. Bonsoir, je vas chez l' s'autres. Y en a pour tout le monde. » Et il sortit.

Le père Antoine, devenu pâle, regarda son Prussien. C'était un gros garçon à la chair grasse et blanche, aux yeux bleus, au poil blond, barbu jusqu'aux pommettes, qui semblait idiot, timide et bon enfant. Le Normand malin le pénétra tout de suite, et, rassuré, lui fit signe de s'asseoir. Puis il lui demanda : « Voulez-vous de la soupe? » L'étranger ne comprit pas. Antoine alors eut un coup d'audace, et lui passant sous le nez une assiette pleine : « — Tiens, avale ça, gros cochon. »

Le soldat répondit : « Ya » et se mit à manger goulûment pendant que le fermier triomphant, sentant sa réputation reconquise, clignait de l'œil à ses serviteurs qui grimaçaient étrangement, ayant en même temps grand'peur et envie de rire.

Quand le Prussien eut englouti son assiettée, Saint-Antoine lui en servit une autre qu'il fit disparaître également; mais il recula devant la troisième, que le fermier voulait lui faire manger de force, en répétant : « Allons, fous-toi ça dans le ventre l'engraisseras ou tu diras pourquoi, va, mon cochon! »

Et le soldat, comprenant seulement qu'on voulait le faire manger tout son saoul, riait d'un air content, en faisant signe qu'il était plein.

Alors Saint-Antoine, devenu tout à fait familier, lui tapa sur le ventre en criant : « — Y en a-t-il dans la bedaine à mon cochon! » Mais soudain il se tordit, rouge à tomber d'une attaque, ne pouvant plus parler. Une idée lui était venue qui le faisait étouffer de rire : « C'est ça, c'est ça, saint Antoine et son cochon. V'là mon cochon. » Et les trois serviteurs éclatèrent à leur tour.

Le vieux était si content, qu'il fit apporter l'eau-de-vie, la bonne, le fil en dix, et qu'il en régala tout le monde. On trinqua avec le Prussien, qui claqua de la langue par flatterie, pour indiquer qu'il trouvait ça fameux. Et Saint-Antoine lui criait dans le nez : « Hein? En v'là d'la fine. T'en bois pas comme ça chez toi, mon cochon. »

Dès lors, le père Antoine ne sortit plus sans son prussien. Il avait trouvé là son affaire, c'était sa vengeance à lui, sa vengeance de gros malin. Et tout le pays, qui crevait de peur, riait à se tordre derrière le dos des vainqueurs, de la farce de Saint-Antoine. Vraiment, dans la plaisanterie, il n'avait pas son pareil, il n'y avait que lui pour inventer des choses comme ça. Cré coquin, va!

Il s'en allait chez les voisins, tous les jours après midi, bras dessus, bras dessous, avec son allemand, qu'il présentait d'un air gai en lui tapant sur l'épaule : « — Tenez, v'là mon cochon, r'gardez-moi s'il engraisse c't'animal là. »

Et les paysans s'épanouissaient. — Est-il donc rigolo, ce bougre d'Antoine!

— J'te l'vend, Césaire, trois pistoles.

— Je l'prends, Antoine, et j't'invite à manger du boudin.

— Mé, c'que j'veux, c'est d'ses pieds.

— Tâte il l'ventre, tu verras qu'il n'a que d'la graisse.

Et tout le monde clignait de l'œil sans rire trop haut cependant, de peur que le prussien devinât à la fin qu'on se moquait de lui. Antoine, seul, s'enhardissant tous les jours, lui pinçait les cuisses en criant : « Rien qu'du gras »; lui tapait sur le derrière en hurlant : « Tout ça d'la couenne »; l'enlevait dans ses bras de vieux colosse capable de porter une enclume en déclarant : « Il pèse six cents, et pas de déchet. »

Et il avait pris l'habitude de faire offrir à manger à son cochon partout où il entrait avec lui. C'était là le grand plaisir, le grand divertissement de tous les jours : « — Donnez-li de c'que vous voudrez, il avale tout. » Et on offrait à l'homme du pain et du beurre, des pommes de terre, du fricot froid, de l'andouille, qui faisait dire : « — De la vôtre, et du choix. »

Le soldat, stupide et doux, mangeait par politesse, enchanté de ces attentions, se rendait malade pour ne pas refuser; et il engraissait vraiment, serré maintenant dans son uniforme, ce qui ravissait Saint-Antoine et lui faisait répéter : « — Tu sais, mon cochon, faudra te faire faire une autre cage. »

Ils étaient devenus, d'ailleurs, les meilleurs amis du monde; et quand le vieux allait à ses affaires dans les environs, le prussien l'accompagnait de lui-même, pour le seul plaisir d'être avec lui.

Le temps était rigoureux; il gelait dur; le terrible hiver de 1870 semblait jeter ensemble tous les fléaux sur la France.

Le père Antoine, qui préparait les choses de loin et profitait des occasions, prévoyant qu'il manquerait de fumier pour les travaux du printemps, acheta celui d'un voisin qui se trouvait dans la gêne; et il fut convenu qu'il irait chaque soir avec son tombereau chercher une charge d'engrais.

Chaque jour donc il se mettait en route à l'approche de la nuit et se rendait à la ferme des Haules, distante d'une demi-lieue, toujours accompagné de son cochon. Et chaque jour c'était une fête de nourrir l'animal. Tout le pays accourait là comme on va, le dimanche, à la grand'messe.

Le soldat, cependant, commençait à se méfier; et quand on riait trop fort il roulait des yeux inquiets qui parfois s'allumaient d'une flamme de colère.

Or, un soir, quand il eut mangé à sa contenance, il refusa d'avaler un morceau de plus; et il essaya de se lever pour s'en aller. Mais Saint-Antoine l'arrêta d'un tour de poignet, et lui posant ses deux mains puissantes sur les épaules il le rassit si durement que la chaise s'écrasa sous l'homme.

Une gaieté de tempête éclata; et Antoine, radieux, ramassa son cochon, fit semblant de le panser pour le guérir; puis il déclara : « Puisque tu ne veux pas manger, tu vas boire, nom de Dieu! » Et on alla chercher de l'eau-de-vie au cabaret.

Le soldat roulait des yeux méchants: mais il but néamoins; il but tant qu'on voulut; et Saint-Antoine lui tenait la tête, à la grande joie des assistants.

Le Normand, rouge comme une tomate, le regard en feu, emplisssait les verres, trinquait en gueulant « à la tienne! » Et le Prussien, sans prononcer un mot, entonnait coup sur coup des lampées de cognac.

C'était une lutte, une bataille, une revanche! A qui boirait le plus nom, d'un nom! Ils n'en pouvaient ni l'un ni l'autre quand le litre fut séché. Mais aucun des deux n'était vaincu. Ils s'en allaient manche à manche, voilà tout. Faudrait recommencer le lendemain!

Ils sortirent en titubant et se mirent en route, à côté du tombereau de fumier que traînaient lentement les deux chevaux.

La neige commençait à tomber, et la nuit sans lune s'éclairait tristement de cette blancheur morte des plaines. Le froid saisit les deux hommes, augmentant leur ivresse, et Saint-Antoine, mécontent de n'avoir pas triomphé, s'amusait à pousser de l'épaule son cochon pour le faire culbuter dans le fossé. L'autre évitait les attaques par des retraites; et, chaque fois, il prononçait quelques mots allemands sur un ton irrité qui faisait rire aux éclats le paysan. A la fin, le Prussien se fâcha; et juste au moment où Antoine lui lançait une bourrade, il lui répondit par un coup de poing terrible qui fit chanceler le colosse.

Alors, enflammé d'eau-de-vie, le vieux saisit l'homme à bras le corps, le secoua queiques secondes comme il eût fait d'un petit enfant, et il le lança à toute volée de l'autre côté du chemin. Puis content de cette exécution, il croisa ses bras pour rire de nouveau.

Mais le soldat se releva vivement, nutête, son casque ayant roulé, et, dégainant son sabre, il se précipita sur le père Antoine.

Quand il vit cela, le paysan saisit son fouet par le milieu, son grand fouet de houx, droit, fort et souple comme un nerf de bœuf.

Le Prussien arriva, le front baissé, l'arme en avant, sûr de tuer. Mais le vieux, attrapant à pleine main la lame dont la pointe allait lui crever le ventre, l'écarta, et il frappa d'un coup sec sur la tempe, avec la poignée du fouet, son ennemi qui s'abattit à ses pieds.

Puis il regarda, effaré, stupide d'étonnement, le corps d'abord secoué de spasmes, puis immobile sur le ventre. Il se pencha, le retourna, le considéra quelque temps. L'homme avait les yeux clos; et un filet de sang coulait d'une fente au coin du front. Malgré la nuit, le père Antoine distinguait la tache brune de ce sang sur la neige.

Il restait là, perdant la tête, tandis que son tombereau s'en allait toujours, au pas tranquille des chevaux.

Qu'allait-il faire? Il serait fusillé! On brûlerait sa ferme, on ruinerait le pays! Que faire? que faire? Comment cacher le corps, cacher la mort, tromper les Prussiens? Il entendit des voix au loin, dans le grand silence des neiges. Alors, il s'affola, et, ramassant le casque, il recoiffa sa victime, puis, l'empoignant par les reins, il l'enleva, courut, rattrapa son attelage et lança le corps sur le fumier. Une fois chez lui, il aviserait.

Il allait à petits pas, se creusant la cervelle, ne trouvant rien. Il se voyait, il se sentait perdu. Il rentra dans sa cour. Une lumière brillait à une lucarne, sa servante ne dormait pas encore; alors il fit vivement reculer sa voiture jusqu'au bord du trou à l'engrais. Il songeait qu'en renversant la charge, le corps posé dessus tomberait dessous dans la fosse; et il fit basculer le tombereau.

Comme il l'avait prévu, l'homme fut enseveli sous le fumier. Antoine aplanit le tas avec sa fourche, puis la planta dans la terre à côté. Il appela son valet, ordonna de mettre les chevaux à l'écurie; et il rentra dans sa chambre.

Il se coucha, réfléchissant toujours à ce qu'il allait faire, mais aucune idée ne l'illuminait, son épouvante allait croissant dans l'immobilité du lit. On le fusillerait! Il suait de peur; ses dents claquaient; il se releva, grelottant, ne pouvant plus tenir dans ses draps.

Alors il descendit à la cuisine, prit la bouteille de fine dans le buffet, et remonta. Il but deux grands verres de suite jetant une ivresse nouvelle par-dessus l'ancienne, sans calmer l'angoisse de son âme. Il avait fait là un joli coup, nom de Dieu d'imbécile!

Il marchait maintenant de long en large, cherchant des ruses, des explications et des malices; et, de temps en temps, il se rinçait la bouche avec une gorgée de fil en dix pour se mettre du cœur au ventre.

Et il ne trouvait rien. Mais rien.

Vers minuit, son chien de garde, une sorte de demi-loup qu'il appelait « Dévorant » se mit à hurler à la mort. Le père Antoine frémit jusque dans les mœlles; et, chaque fois que la bête reprenait son gémissement lugubre et long, un frisson de peur courait sur la peau du vieux.

Il s'était abattu sur une chaise, les jambes cassées, hébété, n'en pouvant plus, attendant avec anxiété que « Dévorant » recommençât sa plainte, et secoué par tous les sursauts dont la terreur fait vibrer nos nerfs.

L'horloge d'en bas sonna cinq heures. Le chien ne se taisait pas. Le paysan devenait fou. Il se leva pour aller déchaîner la bête, pour ne plus l'entendre. Il descendit, ouvrit la porte, s'avança dans la nuit.

La neige tombait toujours. Tout était blanc. Les bâtiments de la ferme faisaient de grandes taches noires. L'homme s'approcha de la niche. Le chien tirait sur sa chaîne. Il le lâcha. Alors « Dévorant » fit un bond, puis s'arrêta net, le poil hérissé, les pattes tendues, les crocs au vent, le nez tourné vers le fumier.

Saint-Antoine, tremblant de la tête aux pieds, balbutia : « Qué qu't'as donc, sale rosse? » et il avança de quelques pas, fouillant de l'œil l'ombre indécise, l'ombre terne de la cour.

Alors, il vit une forme, une forme d'homme assis sur son fumier.

Il regardait cela perclus d'horreur et haletant. Mais, soudain, il aperçut auprès de lui le manche de sa fourche piquée dans la terre; il l'arracha du sol; et dans un de ces transports de peur qui rendent téméraires les plus lâches, il se rua en avant, pour voir.

C'etait lui, son Prussien, sorti fangeux de sa couche d'ordure qui l'avait réchauffé, ranimé. Il s'était assis machinalement, et il restait là, sous la neige qui le poudrait, souillé de saletés et de sang, encore hébété par l'ivresse, étourdi par le coup, épuisé par sa blessure.

Il aperçut Antoine, et, trop abruti pour rien comprendre, il fit un mouvement afin de se lever. Mais le vieux, dès qu'il l'eut reconnu, écuma ainsi qu'une bête enragée.

Il bredouillait : « — Ah! cochon! cochon! t'es pas mort. Tu vas me dénoncer à c't'heure... Attends... attends!

Et, s'élançant sur l'Allemand, il jeta en avant de toute la vigueur de ses deux bras sa fourche levée comme une lance, et il lui enfonça jusqu'au manche les quatre pointes de fer dans la poitrine.

Le soldat se renversa sur le dos en poussant un long soupir de mort, tandis que le vieux paysan, retirant son arme des plaies, la replongeait coup sur coup dans le ventre dans l'estomac, dans la gorge, frappant comme un forcené, trouant de la tête aux pieds le corps palpitant dont le sang fuyait par gros bouillons.

Puis il s'arrêta, essoufflé de la violence de sa besogne, aspirant l'air à grandes gorgées, apaisé par le meutre accompli.

Alors, comme les coqs chantaient dans les poulaillers et comme le jour allait poindre, il se mit à l'œuvre pour ensevelir l'homme.

Il creusa un trou dans le fumier, trouva la terre, fouilla plus bas encore, travaillant d'une façon désordonnée dans un emportement de force avec des mouvements furieux des bras et de tout le corps.

Lorsque la tranchée fut assez creuse, il roula le cadavre dedans, avec la fourche, rejeta la terre dessus, la piétina longtemps, remit en place le fumier, et il sourit en voyant la neige épaisse qui complétait sa besogne, et couvrait les traces de son voile blanc.

Puis il repiqua sa fourche sur le tas d'ordure et rentra chez lui. Sa bouteille encore à moitié pleine d'eau-de-vie était restée sur une table. Il la vida d'une haleine, se jeta sur son lit, et s'endormit profondément.

Il se réveilla dégrisé, l'esprit calme et dispos, capable de juger le cas et de prévoir l'événement.

Au bout d'une heure il courait le pays en demandant partout des nouvelles de son soldat. Il alla trouver les officiers, pour savoir, disait-il pourquoi on lui avait repris son homme.

Comme on connaissait leur liaison, on ne le soupçonna pas; et il dirigea même les recherches en affirmant que le Prussien allait chaque soir courir le cotillon.

Un vieux gendarme en retraite, qui tenait une auberge dans un village voisin et qui avait une jolie fille, fut arrêté et fusillé.

Guy de MAUPASSANT